

Hervé Tadié

Des points de misères

*

Nouvelles

(Extrait)

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Copyright © Éditions 93, 2010.
isbn: xxx-x-xxxxx-xxx-x

N° d'édition: xxx
Dépôt légal : xxxx 2010

Si vous désirez en savoir davantage sur Éditions 93
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.editions93.fr

LE FILS D'OUSMANE SAMBA

*Le mensonge peut courir un an,
la vérité le rattrape un jour.*

Le soleil venait à peine de pointer son nez hors de sa cachette ; tout apeuré qu'il avait été la veille par les forces des ténèbres.

Son petit nez à lui tout seul ne suffisait pas à éclairer convenablement le petit village de Diamba. C'est donc à cette heure indue du jour, où le soleil lui-même n'avait pas encore les deux yeux ouverts, que Bakari s'éveilla et sortit de la case familiale. Il franchissait le seuil de la porte lorsque retentit la voix de sa mère, toute ensommeillée :

- Bakari, fils d'Ousmane Samba ! Où t'en vas-tu de si beau matin ?
- Mère, je vais au grand baobab.
- Ne peux-tu pas attendre qu'il fasse jour ?

Pour Mame, il ne faisait jour que lorsque l'oeil était incapable de soutenir l'intensité lumineuse du soleil ; et cela, Bakari le savait.

– Quand il fera jour, il y aura trop de monde, trop de gens, ça ne sera plus aussi beau.

– Dieu me garde de ta folie Bakari, grogna Mame avant de se rendormir.

La naissance de l'aube était un moment que Bakari affectionnait particulièrement. À l'aube naissante, il sentait la Terre frémir sous ses pieds. Le vent murmurait une mélodie à ses oreilles, pour lui dire combien le monde est beau, combien Dieu est merveilleux de l'avoir ainsi fait. Les oiseaux s'adressaient à lui par le biais de leurs pépiements ; l'un lui disait sa peine d'être à un jour nouveau, l'autre témoignait du plus vif enthousiasme pour le lever du soleil.

À l'aube, le monde lui appartenait. Les autres, au fur et à mesure qu'ils se réveilleraient, viendraient le lui arracher par petits bouts, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien. Il serait alors bousculé, maladroit dans un monde qui aura cessé de lui appartenir. Dans sa bouche, l'amertume de l'usurpation dont il aura été la victime s'installera pour toute la journée. C'est pour cela peut être qu'il parlait si peu.

La case où habitaient Bakari et sa mère était située à l'écart des autres. Comme si l'on avait voulu sciemment ne pas se mêler à eux. À quelques mètres de cette case, se dressait un grand baobab. Avec sa prestance et sa stature, jours et nuits, il semblait défier la Terre entière. D'où que l'on vienne, il servait de repère pour trouver le chemin du village de Diamba.

Diamba était perdu au milieu d'une brousse hostile, sans aucune piste praticable pour la relier à la principale voie routière qui passait à quinze kilomètres de là. Le premier village en quittant Diamba était à vingt kilomètres.

Bakari avait remarqué que le soleil était poltron. Il n'osait sortir de sa cachette tant qu'il soupçonnait la présence ne serait ce que d'un seul agent des ténèbres. « C'est pourquoi, disait-il, il ne fait vraiment jour à Diamba qu'à huit heures ».

Assis au pied de son grand baobab, il humait les senteurs qu'exhalait la Terre, prêtait l'oreille aux divers bruits que faisait la nature autour de lui. Mais surtout, il observait le soleil qui se faisait prier pour sortir de sa tanière.

Bakari était fasciné par le soleil. Depuis qu'il était tout petit, il ne pouvait s'empêcher de le contempler. Il lui semblait beau, majestueux, divin ; mais il ne comprenait pas pourquoi il était si poltron. Pourquoi il avait si peur de la nuit, au point de s'enfuir à toutes jambes à son approche, et de ne revenir que lorsqu'elle était loin ; elle et tous ses enfants.

Sa mère avait eu beau lui crier dessus dès son jeune âge, lui prédire la cécité, aujourd'hui encore, à douze ans, il ne pouvait s'empêcher de fixer le soleil.

« Pourquoi est-il si peureux ? ». Cette question le harcelait depuis des années et il n'y avait jamais trouvé réponse jusqu'à ce jour.

Perdu dans ses pensées, égaré dans ses rêveries, il n'avait pas senti le village s'éveiller derrière lui. C'est la voix de sa mère, subitement apparue à ses côtés, qui le tira de sa méditation.

Cette voix qui venait toujours le surprendre au moment où il s'y attendait le moins le laissait perplexe.

– Bakari, fils d'Ousmane Samba ! Que fais-tu là ?

– Mère, je regarde le soleil.

– Que le ciel me protège ! De tous les enfants de ce village, tu es bien le seul à regarder le soleil. Crois-tu que c'est en restant assis là et en regardant le soleil que j'aurais du bois et de l'eau pour le repas ?

Lève-toi donc, et sois aussi courageux que ceux de ton âge.

– Bien mère. Répondit Bakari.

Mame n'avait jamais compris pourquoi le seul fils que le ciel ait daigné lui accorder était si étrange, si différent des autres. Avait-on idée de regarder le soleil des heures et des heures durant ? Que pouvait-il bien se passer sous son crâne ? Mame craignait pourtant d'avoir la réponse à cette dernière question. Elle préférait s'imaginer qu'il s'agissait d'autre chose.

Bakari s'était levé à contrecœur. Mais sans en laisser rien paraître. Il ne voulait pas peiner sa mère. Elle faisait toujours semblant de le gronder, mais il voyait bien à quel point elle l'aimait. Elle ne cuisinait jamais que les mets qu'il affectionnait. De tous les enfants du village, il était le mieux vêtu en toutes circonstances. Il ne manquait jamais de rien, alors il faisait tout pour ne pas la chagriner.

Mais il n'aimait pas la compagnie des autres. Ils étaient violents, brutaux, moqueurs et très bavards.

Bakari n'aimait rien plus que le calme et le silence. Contempler la nature lui procurait son plus grand plaisir. Seulement les autres ne comprenaient pas tout cela. Ils ne cessaient de l'importuner. Surtout Sembene, le fils du chef, qui trouvait toujours le moyen de le houspiller : « Hé ! disait-il, es-tu une femme pour passer ainsi tes journées à rêver ? ». Et de lui donner un coup de pied dans les côtes, puis de s'enfuir en riant.

Où encore, de s'écrier l'air malicieux, imitant Mame :

« Bakari, fils d'Ousmane Samba ! Qui est-il donc ton géniteur pour que nul ne l'ait jamais vu ni connu dans ce village ? »

Et mère qui ne comprenait pas que cette manière qu'elle avait de l'interpeller au vu et au su de tous lui attirait les quolibets de tout le village. Que de fois avait-il remarqué des rires, des chuchotements de grandes personnes à son passage ?

Sembene, à la tête de sa bande de garnements, avait fait de lui, Bakari, un de ses sujets de distractions. Qu'il se lasse de courir comme un fou dans la savane, d'attraper des lézards pour les rôtir vifs, et immédiatement il venait chercher querelle à Bakari. Et comme ce dernier ne réagissait jamais ni aux injures, ni aux coups, il s'énervait, s'énervait, puis subitement se dégonflait et s'en allait. Sembene était

de tous les enfants du village le plus grand et le plus fort. Une carrure de catcheur qui surprenait même les adultes. Sa force cependant ne lui servait qu'à brimer et commander. La stupidité des activités auxquelles se livrait ce gros garçons laissait Bakari pantois.

Quel plaisir pouvait-on avoir à rôtir vivant des lézards ?

Quel intérêt y'a-t-il à courir comme un fou à travers le village sans aucun but ?

Bakari avait élaboré à ce sujet une théorie qu'il jugeait intéressante : à trop avoir de muscles, on finit par s'en servir aussi pour penser. Une espèce de réflexion musculaire qui se fait au détriment du cerveau. Un scientifique adepte de la théorie de l'évolution selon Darwin aurait dit que l'hypertrophie musculaire avait conduit à une atrophie du cerveau. De fait, Sembene était le plus fort, le plus grand, mais aussi le plus bête. Le fait que tous les autres enfants du village le suivent, comme des mouches autour d'excréments ne s'expliquait que par sa qualité de fils du chef. Cette qualité aux yeux de Bakari n'empêchait pas la bêtise de Sembene de rejaillir sur ses compagnons.

Le seul dans le village hormis sa mère à lui témoigner de l'affection était le vieux Dieng. Bakari ne savait pas pourquoi le Vieux Dieng l'aimait tant, mais il lui en était reconnaissant. Le vieux Dieng était le plus âgé du village. « Presque aussi âgé que mon grand baobab » pensait Bakari ...